

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Enquête de la Chambre des Communes sur la condition actuelle des peuples sauvages, et sur l'influence du christianisme sur la civilisation.

La chambre des communes avait chargé une commission spéciale d'examiner "quelles mesures il convenait de prendre pour assurer aux naturels des pays où se trouvent des établissements anglais et aux tribus qui habitent dans le voisinage, justice et protection dans les rapports que les Anglais entretiennent avec eux, et de rechercher quels sont les meilleurs moyens de les faire participer aux avantages de la civilisation, et de les amener à adopter volontairement la religion chrétienne."

Cette commission, composée de quinze membres, et présidée par l'honorable M. Buxton, a consacré beaucoup de temps à s'acquitter de la mission qu'elle avait reçue. Elle a fait comparaître devant elle tous les hommes que leur position mettait à même de lui fournir des renseignements sur les rapports actuels des Européens avec les peuples sauvages. Ses recherches ont été relatives surtout à l'Afrique Méridionale, au Canada, à Terre-Neuve, à la Nouvelle-Galles du Sud et à la terre de Van-Diemen, ou l'Angleterre a des possessions et a fondé des colonies. Elle s'est occupée aussi de la Nouvelle-Zélande et des îles de la Mer du Sud, sur lesquelles la Grande-Bretagne n'exerce, il est vrai, aucun pouvoir, mais qui sont visitées si souvent par des Anglais qu'elles devaient nécessairement fixer l'attention de la commission. Les conclusions de celle-ci ont été "qu'il n'est pas difficile d'obtenir pour les rapports avec les peuples non civilisés des règles plus conformes à la justice et à l'humanité, plus dignes du noble caractère que la Grande-Bretagne doit soutenir, et plus en harmonie avec ses vrais intérêts, que ne l'a été la conduite suivie jusqu'ici." La commission demande en outre de nouveaux pouvoirs pour terminer le travail qu'elle a commencé.

Parmi les témoins qui ont comparu devant elle, on remarque M. M. Coates, John Beecham et William Ellis, secrétaires de la Société des Missions Anglicanes, de la Société des Missions Wesleyennes et de la Société des Missions de Londres; M. le docteur Philip, qui dirige depuis longtemps d'années les travaux de cette dernière Société au sud de l'Afrique; plusieurs missionnaires, des pasteurs, des prêtres, et d'autres hommes que leurs affaires personnelles ou les fonctions dont ils sont revêtus ont mis à même de bien connaître les rapports des divers peuples sauvages avec les Européens. Dans la portion de l'enquête où ces témoins ont été entendus, la commission de la chambre des communes s'est occupée principalement des trois points suivants: 1° Elle a voulu constater les nombreux actes de cruauté et d'oppression dont les Européens se rendent coupables envers les indigènes; il serait impossible de donner une juste idée des tristes révélations faites sur ce sujet; on ne peut rien se figurer de plus révoltant que les actes d'immoralité et de barbarie qui ont été signalés. 2° Elle a interrogé les témoins sur les moyens qui paraissent propres à protéger les naturels et à secourir leur progrès moral et social; des mesures fort simples et dont on peut espérer de bons résultats lui ont été suggérées; celle qui a paru réunir le plus de suffrages est l'envoi dans les pays encore sauvages avec lesquels les Anglais traitent, de consuls ou d'agents revêtus du pouvoir nécessaire pour servir comme chefs de leurs compatriotes qui feraient tort aux naturels, ou du moins pour rendre compte de leur conduite au gouvernement. 3° La commission a examiné si les expériences déjà faites donnent lieu de penser qu'il faut commencer par civiliser les sauvages, pour leur faire adopter ensuite le christianisme; ou qu'il faut d'abord travailler à les rendre chrétiens, pour les civiliser ensuite. Cette question intéressante, d'une importance pratique si étendue, et de la solution de laquelle dépend peut-être en partie l'opinion que beaucoup de gens sont disposés à se faire du christianisme, parce qu'elle leur permet de l'envisager indépendamment de l'influence que l'Évangile peut exercer sur leur propre cœur, a été étudiée par les hommes politiques que la chambre des communes avait chargés de l'examiner, avec un soin que beaucoup de nos compatriotes auront peine à comprendre.

C'est à cela cependant que la commission, présidée par M. Buxton, a consacré de nombreuses séances. Les témoins qu'elle a entendus ont envisagé la question sous tant de faces, et ils ont été si unanimes dans la solution qu'ils lui ont donnée, qu'il est impossible de ne pas la regarder comme pleinement résolue aujourd'hui. Aussi allons-nous essayer d'offrir à nos lecteurs quelques-uns des traits de cette partie de l'enquête. Voici d'abord un extrait de la réponse de M. Coates, secrétaire de la Société des Missions Anglicanes:

"Je suis très convaincu que c'est par le christianisme qu'il faut commencer pour civiliser un peuple sauvage, en prenant le mot de civilisation dans son vrai sens, c'est-à-dire en entendant par là l'amélioration morale et sociale. Mes raisons pour penser ainsi résultent en partie de la nature du christianisme, et en partie de son histoire. Les préceptes du christianisme tendent à rendre les hommes paisibles, honnêtes, tempérants, amis de l'ordre, et ce sont là, selon moi, les éléments de la civilisation. La doctrine chrétienne comprend les dogmes de la chute de l'homme par le péché, de la rédemption par Jésus-Christ, de la régénération par l'influence du Saint-Esprit, d'un jugement à venir. Il est évident pour moi que l'effet de ces grandes vérités sur le cœur de l'homme doit être de lui inspirer l'humilité, le renoncement, l'amour de ses semblables, la bienveillance, sans parler ici de leurs résultats plus directement religieux, et je ne doute nullement que si elles reçoivent chez un peuple, elles doivent contribuer puissamment à son bien-être moral et social. Les doctrines chrétiennes sont nomades dans l'Évangile la puissance de Dieu, par où il me semble qu'il faut entendre qu'une influence divine accompagnera leur propagation. Ces doctrines nous ont été révélées par Dieu; or, si Dieu est, comme la Bible nous l'enseigne, souverainement bon aussi bien que souverainement puissant et souverainement sage, il en résulte sans aucun doute qu'en mettant la révélation en contact avec une portion quelconque de l'humanité, on ne peut que produire son bonheur temporel comme on désire produire son salut éternel." M. Coates a indiqué ensuite les arguments favorables à son opinion que lui fournit l'histoire; puis il a montré par les résultats que la Société, dont il est secrétaire a obtenus, quelle est l'influence du christianisme sur la civilisation.

M. John Beecham, secrétaire de la Société des Missions Wesleyennes, a été interrogé après lui: "Bien loin, a-t-il dit, que mon expérience tende à prouver que la civilisation est nécessaire pour préparer les nations barbares à recevoir l'Évangile, elle me persuade, au contraire, que la seule manière efficace de les civiliser, c'est d'abord de les évan-

géliser. Je regarde le christianisme comme le père de la civilisation, et je suis convaincu qu'on ne peut obtenir une véritable civilisation sans lui. Je dis une véritable civilisation; car je n'ignore pas qu'il peut y avoir une sorte de civilisation sans le christianisme. On a cité celle des Grecs et des Romains pour montrer que la civilisation sans le christianisme est possible; mais si la civilisation véritable comprend tout ce qui adoucit les mœurs, il faut qu'on avoue que ces nations célèbres n'y sont pas arrivées. En voyant dans les cirques les luttes des gladiateurs et les combats des hommes et des bêtes féroces, dont les citoyens faisaient leurs amusements; en cherchant en vain chez ces peuples les hôpitaux, les asiles, les diverses institutions charitables qui font l'ornement des contrées chrétiennes, j'arrive nécessairement à cette conclusion que la civilisation de ces peuples, quelque classique que puisse être leur mémoire, n'était cependant qu'un état de magnificence barbare, et que c'est uniquement par le christianisme que peut être amenée la seule espèce de civilisation que le plianthrope chrétien puisse avoir à cœur de voir s'étendre."

M. Gladstone, l'un des membres de la commission: "Vous êtes donc d'avis que l'enseignement du christianisme doit précéder tout effort pour répandre la civilisation en ne s'adressant qu'à l'intelligence?"

M. Beecham: "Certainement."

M. Lushington, autre membre de la commission: "Veuillez nous dire les motifs que vous avez de penser que la civilisation toute seule ne peut pas réussir?"

M. Beecham: "J'en donnerai deux raisons. D'abord, le manque d'agents convenables serait suffisant pour rendre ce moyen d'influence impossible. Je ne pense pas que le seul désir de civiliser offre aux hommes des motifs assez puissants pour les engager à renoncer aux avantages dont ils jouissent, et à aller demeurer parmi les barbares. Je ne connais que l'amour pour les âmes des païens qui soit suffisant pour porter à d'aussi grands sacrifices. On trouveva des hommes disposés à offrir leur vie dans la carrière des missions, comme sur un autel; mais bien peu de personnes s'achèteront volontairement à s'exposer à la mort, seulement pour civiliser les païens. A l'appui de ce que je viens de dire, je puis citer un fait puisé dans l'histoire même de notre Société. Elle n'a essayé, je crois, qu'une seule fois de commencer par civiliser des païens pour les préparer à recevoir l'Évangile. Il y a de cela quarante ans; M. le docteur Coke, fondateur de nos missions, entreprit alors de civiliser les Foulahs de l'Afrique occidentale. On engagea d'honnêtes artisans de diverses professions à s'établir parmi eux, dans le but de leur faire quelques progrès dans la civilisation, et avec l'intention de leur envoyer des missionnaires, chargés de leur prêcher l'Évangile, lorsque la civilisation les aurait préparés à le mieux accueillir. Ce projet excita un vif intérêt; il fut encouragé par Wilberforce et par d'autres hommes éminents de cette époque, et on s'en promettait un grand succès. Toutefois il échoua complètement par la raison que j'ai indiquée: les agents sur lesquels on avait compté n'avaient pas des motifs suffisants pour persévérer dans leur entreprise. Ils se rendirent à Sierra-Léone, mais ils n'eurent pas le courage d'aller plus loin; les motifs qui les faisaient agir n'étaient pas assez puissants pour les décider à pénétrer dans l'intérieur du pays."

"Voici maintenant une seconde raison pour penser que la civilisation seule ne peut pas réussir. Je ne crois pas que dans son isolement la civilisation offre assez d'attrait aux sauvages pour les engager à abandonner leur genre de vie à cause d'elle. La vie civilisée est trop paisible, trop monotone pour charmer le sauvage; ses superstitions s'opposent d'ailleurs souvent à ce qu'il change ses habitudes. Pour qu'il se trouve satisfait de la régularité et du calme de la vie civilisée, pour qu'il renonce en sa faveur aux superstitions qu'il nourrit, il faut d'abord que son esprit ait été impressionné par les motifs élevés de l'Évangile et que les seules vérités de la religion aient touché son cœur. J'en citerai un exemple. J'ai connu un chef d'indiens, Chippeways, du Haut-Canada; son nom indien était Kahkewagonandy; son nom chrétien est Peter Jones. Je savais que le gouvernement du Haut-Canada avait fait divers essais pour engager les indiens à renoncer à leur vie nomade, et je désirais d'apprendre de ce chef ce qu'il pensait des efforts tentés par le gouvernement, et pourquoi ils avaient échoué. Il me dit que c'était uniquement parce que les offres qu'on leur avait faites n'avaient eu aucun charme pour eux, et parce qu'ils préféraient leur genre de vie à celui des européens. Il en a été de même des indiens qui demeurèrent dans le voisinage de la rivière Saint-Clair. Le gouverneur a essayé aussi de leur faire adopter les usages de la vie civilisée; mais ils ont rejeté ses propositions, en lui disant: "Qui ne sait que les dieux seraient irrités, si nous quittons nos anciennes coutumes?"

Le président: "Votre société a-t-elle essayé depuis lors d'introduire le christianisme chez les tribus dont vous venez de parler, et auprès desquelles la civilisation seule n'avait pas réussi?"

M. Beecham: "Oui, et pour commencer par les Foulahs, quoique M. le docteur Coke n'ait pas pu trouver des hommes disposés à renoncer aux avantages de la vie civilisée pour aller leur porter la civilisation, nous avons trouvé aisément des hommes prêts à quitter leur patrie, à se rendre dans l'intérieur de l'Afrique et à se fixer auprès de ce même peuple pour lui annoncer l'Évangile. Nous avons commencé, il y a deux ou trois ans, chez les Foulahs, une mission qui a l'aspect le plus encourageant; ils écoutent l'Évangile, et plusieurs nous ont prouvé par le changement de leurs mœurs et de leur vie qu'ils en ont éprouvé la salutaire influence. Quant aux indiens Chippeways, nous travaillons au milieu d'eux et nos succès y ont été grands. Le chef dont j'ai fait mention est le premier homme de cette tribu qui se soit converti. Nous avons dix stations chez les indiens du Haut-Canada. Plusieurs indigènes remplissent les fonctions de prédicateurs. Peter Jones lui-même s'occupe à traduire les saintes-écritures dans sa langue; il a presque achevé la traduction du Nouveau-Testament, et sa version a été imprimée. Parmi les indiens de la rivière Saint-Clair, il en est beaucoup aussi qui ont aujourd'hui embrassé le christianisme; ce peuple est entièrement changé."

Dans le reste de son interrogatoire, M. Beecham a montré que le système d'après lequel on commence au milieu des sauvages par la prédication du christianisme, dans la certitude que la civilisation en sera l'un des fruits, a réussi invariablement au milieu de tous les peuples où l'on en a fait l'essai: la société dont il est membre a pu s'en convaincre, non-seulement chez les aborigènes de l'Amérique, mais aussi chez les Carabes qui forment autrefois la population de ces colonies, chez diverses tribus de l'ouest et du sud de l'Afrique, chez les Hindous de l'Inde,

chez les Boudhistes de Ceylan, chez les cannibales de la Nouvelle-Zélande et chez d'autres insulaires de la mer du sud. On peut même dire que les peuples les plus sauvages se soumettent plus facilement à l'influence du christianisme que les nations qui ont été pendant des siècles dans un état de demi-civilisation. Des faits nombreux et d'un grand intérêt ont été rapportés par M. Beecham, pour montrer comment le christianisme civilise. Après les avoir comme accumulés les uns sur les autres, il a cherché à rendre compte des rapports de cause et d'effet qui existent entre l'Évangile et la civilisation, et il nous semble qu'il y a parfaitement réussi.

"A peine, a-t-il dit, l'Évangile commence-t-il à agir sur l'esprit des païens, qu'il leur fait faire un premier pas vers la civilisation. Ils s'aperçoivent bientôt qu'il est malséant de se rassembler dans l'état de nudité pour rendre un culte public au Dieu tout-puissant; l'usage des vêtements s'introduit ainsi. Quand les indigènes en sont venus à prendre plaisir à la prédication du christianisme, ils reconnaissent qu'ils doivent renoncer à leur vie vagabonde et se choisir des demeures fixes, pour pouvoir profiter régulièrement des instructions auxquelles ils désirent assister. Leurs habitudes se modifient alors considérablement: ne pouvant plus compter sur la chasse pour leur subsistance, parce qu'elle exige de continus déplacements, ils s'accoutument au travail et deviennent industrieux. L'éducation suit bientôt; ce que le missionnaire annonce aux païens, il l'a appris dans un livre, qu'il leur montre; il nomme ce livre la parole de Dieu, et il leur dit qu'il est important qu'ils puissent le consulter. Les païens ne tardent pas à s'habituer d'apprendre à lire la parole de Dieu qu'on leur a récemment fait connaître; des écoles sont ouvertes, et de nouveaux progrès en civilisation se préparent. En effet, l'Évangile que les naturels apprennent à lire, recommande les vertus morales, la vérité, l'honnêteté, la fidélité, la chasteté; il condamne la polygamie, cette source de tant de maux pour les peuples sauvages, et en même temps il consacre la sainteté du mariage; c'est ainsi qu'il tend, de la manière la plus directe, à faire naître les vertus qui sont comme le ciment de la vie civilisée."

"L'Évangile va plus loin encore; il crée les affections: ne se bornant pas à ordonner au mari d'être fidèle à sa femme, il lui enjoint de l'aimer comme sa propre chair, et il entraîne ainsi la femme de la dégradation à laquelle le paganisme la réduit toujours. L'Évangile enseigne aux parents à aimer leurs enfants et à les considérer comme des êtres immortels qui leur sont confiés et qu'ils doivent élever pour le ciel; quand l'esprit des païens est pénétré de ce devoir, l'infanticide cesse aussitôt. D'un autre côté, le christianisme prescrit aux enfants d'aimer, de respecter leurs pères et leurs mères, et quand les jeunes païens sont convaincus que telle est leur obligation, ils pourvoient aux nécessités de leurs vieux parents, et ils les entourent de leurs soins, au lieu de les laisser exposés à la faim et aux bêtes sauvages. L'Évangile veut la miséricorde; il commande aux hommes de se pardonner les uns aux autres leurs offenses, s'ils désirent que Dieu leur pardonne; quel frein n'est-ce pas aux actes de violence et aux guerres intestines, pour ceux qui croient la Parole? Tels me paraissent être les liens entre le christianisme et la civilisation; c'est ainsi qu'à mes yeux l'un engendre l'autre, et que j'arrive à cette conclusion que partout où l'Évangile exerce une influence réelle, la civilisation doit en être la conséquence naturelle et nécessaire."

Voici déjà bien des lumières sur le sujet que la chambre des communes a désiré voir éclairci.—La matière n'est cependant pas encore épuisée, et nous allons trouver de nouvelles et précieuses instructions dans l'interrogatoire de M. Ellis, qui a été longtemps missionnaire dans les îles de la mer du Sud, avant d'être appelé à remplir les fonctions de secrétaire de la Société des missions de Londres.

"La véritable civilisation, a-t-il dit, est inséparable du christianisme; partout où elle existe, elle en est le fruit. Une sorte de civilisation inférieure peut précéder le christianisme et s'étendre sans lui jusqu'à un certain point; c'est ainsi, par exemple, qu'on voit des tribus sauvages, qui ne connaissent pas l'Évangile, adopter les vêtements européens et prendre goût aux produits de nos fabriques; mais cette espèce de civilisation est très superficielle; elle peut polir l'extérieur de la société, mais elle n'atteint pas les vices du cœur, ces sources du crime et de la misère, ces causes de la barbarie partout où la barbarie existe."

"L'expérience m'a appris à considérer cette civilisation inférieure comme tout-à-fait incapable de concourir au perfectionnement des indigènes des divers pays où elle s'est introduite; les rapports des sauvages avec les Européens qui l'ont provoquée ont souvent été de sérieux obstacles à la réception du Christianisme et des préceptes moraux qui en sont inséparables; et dans une foule de cas, les naturels, loin de renoncer à leurs vices, ont adopté ceux des Européens qui les visitaient. En voici deux exemples. Il n'est pas rare que, pour les causes les plus honnêtes, les Européens excitent les indigènes à se faire la guerre, et qu'ils leur fournissent, pour la soutenir, nos redoutables armes à feu, dont l'introduction partielle assure souvent à un parti une grande supériorité sur l'autre et rend les combats plus meurtriers qu'ils n'étaient autrefois. Une autre conséquence désastreuse des relations entre les nations civilisées et celles qui ne le sont pas, c'est l'augmentation de la prostitution et des maux qui en sont la suite."

"Sans doute, les Indigènes s'y abandonnent d'eux-mêmes, à cause de leurs passions dépravées; mais, quand ils ont des rapports avec les Européens, l'amour du gain et le désir de posséder les objets qui sortent de nos fabriques leur offrent de nouveaux motifs de se livrer; et l'on voit même qu'à la fin des chefs spéculer sur l'avilissement de leurs sujets. Je ne connais pas un seul cas où des relations entre les Européens et des sauvages, auxquelles le Christianisme ne servait pas de base, aient été pour ces derniers une préparation à recevoir l'Évangile, tandis qu'il en est un grand nombre où l'Évangile a été accueilli sans de tels antécédents: c'est qu'il purifie et change le cœur."

Parmi les autres personnes dont la commission a recueilli les observations, il en est plusieurs qui ont fourni des renseignements d'un grand intérêt. Un quaker américain, M. Bates, a fait connaître les efforts tentés par les quakers de sa patrie pour être utiles aux Indiens. En 1681, William Penn leur avait donné les premières marques de bienveillance, et depuis cent cinquante ans les membres de la Société des Amis n'ont pas cessé de leur témoigner les mêmes dispositions. Ils ont cherché à civiliser les Indiens, mais, il faut le dire, en ne leur faisant connaître que les doctrines de la religion naturelle, telles que l'existence de Dieu et la responsabilité de l'homme, sans leur enseigner les dogmes distinctifs du Christianisme. Ce plan est loin d'avoir réussi, et les quakers ont reconnu, après un siècle et demi,

qu'ils auraient dû commencer par l'Évangile: les tribus dont ils se sont si longtemps occupés ont émigré aujourd'hui au-delà du Mississipi, et c'est la Parole de Dieu en main, que les quakers vont les suivre, dans l'espoir de leur être désormais plus utiles."

Nous avons remarqué encore les renseignements fournis par M. William Yate, missionnaire à la Nouvelle-Zélande, par M. John Williams, missionnaire à Raiatea, l'une des îles de la Société, et par M. William Shaw, missionnaire chez les Cafres. C'est surtout en racontant les faits dont ils ont été témoins, que ces hommes dévoués ont montré la civilisation sortant du Christianisme et se répandant avec lui au milieu de peuples qui vivaient dans la plus grossière barbarie avant d'avoir embrassé l'Évangile. Nous aurions pu choisir de préférence pour nos citations des fragments de ces récits qui montrent le Christianisme en action; il y aurait eu beaucoup d'intérêt sans doute à le voir civiliser par les mêmes moyens des tribus de mœurs très diverses, et nous aurions pu puiser dans son action sociale, comme il l'est quand il agit sur les individus; mais il nous a semblé plus utile de rechercher les causes de cette toute-puissance, que l'histoire des dix-huit derniers siècles ne permet plus de nier, et que l'histoire contemporaine confirme chaque jour. Or, nous n'avons pu mieux les trouver que dans ces communications si simples et pourtant si instructives, faites aux hommes éminents que les représentants de l'Angleterre avaient chargés de s'en informer, par quelques-uns des hommes que leur vocation et leurs travaux mettent le plus à même de les connaître et de les comprendre."

Quelle que soit l'importance de la question que nous venons d'étudier, il ne faut pas oublier qu'elle n'a été examinée par la commission présidée par M. Buxton que parce qu'elle pouvait aider à déterminer le genre de protection que le gouvernement anglais doit accorder aux tribus sauvages avec lesquelles les anglais sont le plus fréquemment en contact. La commission s'est gardée avec soin de jeter un voile sur des faits honteux, qu'il était de son devoir de mettre dans tout leur jour. Elle n'a épargné ni les mœurs ni les trafiquants, ni même les autorités coloniales dont la conduite a eu un caractère d'immoralité, de violence ou d'oppression. La guerre des Cafres, cette honteuse page de l'histoire des colonies anglaises, a été considérée par elle avec une scrupuleuse attention. Prenant pour devise cette parole du livre des prophètes: "La justice élève une nation, mais le péché en fait la honte," poursuivait la vérité au risque de la découvrir triste et humiliante, parce qu'elle est plus glorieuse de réprimer le mal que de le cacher, la commission s'est montrée digne de la tâche qui lui était confiée. Nous sommes convaincus qu'à la suite de l'enquête à laquelle elle s'est livrée avec une admirable intelligence, des mesures honorables pour l'Angleterre et utiles pour les peuples sauvages vont être prises. Elle sans attendre que l'intervention du gouvernement se fasse sentir, plusieurs membres de cette commission ont formé, sous la présidence de M. Buxton, qui a jusqu'ici dirigé leurs travaux, une Société pour la protection des aborigènes, se proposant de protéger et de secourir les progrès des tribus non encore civilisées, et déclarant qu'elle veut baser toutes ses mesures sur la conviction qu'elle a acquise, "que la véritable civilisation et le vrai bonheur des hommes ne peuvent être les fruits que de la propagation des principes du christianisme." Voilà certes un noble résultat de l'enquête à laquelle ces hommes honorables se sont livrés!

(Le Seneur.)

PHRÉNOLOGIE.

Les journaux ont parlé dernièrement du supplice de François Authier, condamné à mort par la cour d'assises de la Dordogne, pour crime d'assassinat. Un jeune et savant médecin de Périgueux, M. Henri Parrot, a soumis la tête d'Authier à un examen phrénologique d'un haut intérêt. Nous empruntons au *Moniteur de la Dordogne* ce consciencieux travail, que nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux.

EXAMEN PHRÉNOLOGIQUE DE LA TÊTE DE FRANÇOIS AUTHIER.

"Si la phrénologie a dit une vérité, il faut le savoir; si elle a dit une erreur, il faut encore le savoir; car ce système contient une philosophie, et cette philosophie touche à la religion, aux lois, à l'éducation et à la société dans tout ce qui est son âme et sa vie. Aussi, quel soit le discrédit où l'inspection de plusieurs têtes et où un retour de spiritualisme aient fait tomber la phrénologie, nous devons à notre curiosité et à la science aussi de saisir toutes les occasions d'examiner. Et hier l'occasion était digne d'empressement, car j'avais entre les mains la tête de François Authier, qui a tué son camarade, qui l'a assassiné sans effort, sans repentir, sans pitié, sans une larme, et au contraire, avec un infernal éclat de rire, et pour 400 fr."

"Voilà maintenant s'il existe quelque relation entre ses penchants, ses sentiments et ses facultés intellectuelles d'une part, et son organisation cérébrale de l'autre."

"Les deux premières bosses à examiner, parce qu'elles étaient les plus importantes, étant les bosses de l'Acquisivité et de la destructivité. Or, voici le résultat de leur examen: destructivité, bosses très prononcées, pointue et allongée. Mais cet organe appartient tout à la fois aux animaux de proie, qui tuent pour le plaisir de tuer et plus qu'il ne leur faut pour se nourrir, et à l'homme, qui tue aussi pour satisfaire un penchant féroce, comme il appartient à l'homme qui doit assassiner pour voler, comme il appartient encore à la justice pour la sûreté de la société (1)."

"L'organe de l'Acquisivité, au contraire, cet organe qui produit le penchant au vol, loin de présenter une bosse, présentait une dépression notable."

"Ainsi donc, de l'absence de cet organe, nous sommes en droit de conclure que si la rencontre de la bosse de la destructivité n'a pas été la rencontre par hasard d'une saillie insignifiante, mais celle, au contraire, de l'organe du meurtre, nous devons, dis-je, conclure que, puisque celui du vol manque complètement, Authier a tué son camarade pour le plaisir de tuer ou pour faire un acte de justice sociale sur sa victime."

"Or cette dernière hypothèse qui est la plus absurde des hypothèses, ne l'est pas plus que la première qui supposerait qu'il n'a assassiné que pour donner satisfaction à un instinct féroce. Car des débats il est manifestement résulté qu'Authier n'a commis ce meurtre que pour voler 400 fr., de même que de ses derniers moments il est résulté aussi que la cupidité était la plus violente de ses passions. Et cependant l'organe de l'Acquisivité manquait complètement!"

"Après la bosse de l'Acquisivité, et de la destructivité, la plus curieuse à examiner était celle de l'Affectivité. A l'article *Affectivité*, je lis dans Spurzheim: "Cet organe produit l'attachement entre les individus de la même espèce;" et dans la cen-

tion de cet organe, j'ai trouvé une légère saillie. Vous savez que Authier, possesseur de la bosse de l'affectivité, a tué, avec une barbarie de sauvage, un homme qui était son camarade!"

"Il faut dire cependant que l'organe de la circonspection qui produit le sentiment de la conservation, de l'inquiétude, qui fait avoir peur, présentait une saillie très prononcée, et il est juste de dire que jamais condamné n'a versé plus de larmes qu'Authier, qui jamais condamné n'a plus que lui redouté l'échafaud. Il est juste aussi d'ajouter que la région de la bienveillance offrait une légère dépression; mais aussi l'organe de la conscienciosité, qui donne naissance au sentiment du devoir, de l'obligation morale, de la justice, de la probité, présentait une bosse des plus développées."

"Quant aux facultés réfléchitives, j'ai trouvé une dépression pour la comparaison, qui produit le sens du langage et fait les bons prédicateurs. Il est vrai qu'Authier, qui n'avait pas cet organe, n'en avait pas davantage la faculté."

"Mais il avait la bosse de la causalité des plus développées, et la causalité s'applique aux choses naturelles; elle saisit les rapports de cause à effet, et elle est une des facultés réfléchitives nécessaires pour produire le véritable esprit philosophique; et Authier était vraiment stupide!"

"Ce n'est pas ici le lieu de publier complètement pour cette tête un examen cranioscopique réservé à un journal d'une autre nature. Mais j'en ai dit assez, je crois, pour que le public puisse avec son seul bon sens, juger la valeur d'une pareille doctrine."

"Et si, comme moi, vous avez vu le désespoir d'Authier à la nouvelle de son supplice; si vous l'avez vu, dans les premiers moments, incapable d'autre chose que de se désoler et de se rouler dans son cahot, n'écoutez ni le prêtre ni ses consolations, et le prêtre, assis sur son grabat, luttant sans se décourager contre Authier qui était inattentif; et si tout à coup vous avez vu le ministre catholique, dans ses sublimes efforts et dans sa santé optimiste, arriver jusqu'à l'âme du criminel, et le cœur d'Authier s'ouvrir tout à coup à la religion, se résigner et se fortifier de la bénédiction chrétienne, prêter les saints avec une onction vraiment pénétrante, n'auriez-vous pas dit que cette âme impie tout à l'heure a senti tout à coup s'éveiller le sentiment religieux, et que si cette transformation morale s'est faite sans l'intervention de la naissance d'une nouvelle bosse, n'auriez-vous pas dit que la cranioscopie est la plus déplorable et la plus fautive de toutes les erreurs?"

"Ainsi donc, chaque heure et chaque jour viennent juger le phrénologue, le boussaissisme et le libéralisme aussi, les trois issus de l'encyclopédisme. Le boussaissisme avait dit qu'avec des sangues et de l'eau de gomme on guérirait dorénavant presque toutes les maladies, et le boussaissisme est aujourd'hui définitivement mesuré. Le vieux libéralisme nous avait annoncé dans son style un *accueil prospère*, et il y a encore des ouvriers sans pain, des ouvriers sans ouvrage, et il y a eu une émeute où l'on cria: *Vive en travaillant au mourir en combattant!* Et le phrénologue, enfin, avait promis une action réformatrice sur les mœurs, sur la législation, sur la politique; et quelles promesses d'ailleurs a-t-il pu tenir, et quelles promesses a-t-il pu faire, lui qui n'a pas dit la vérité?"

"HENRI PARROT."

VARIETES.

HISTOIRE NATURELLE.—La ménagerie du Museum déjà si riche, vient de recevoir plusieurs dons très importants. Nous citerons au premier rang deux lions, dont l'un donné par Youssouf-Bey; un guépard, plusieurs gorilles, deux ours des montagnes, plusieurs autres antilopes, dont l'une offre des caractères très remarquables. La faunériste vient aussi de s'enrichir de plusieurs hérons de diverses espèces, de catracons, d'une nouvelle espèce de pélicole, de deux échouettes, etc. La plupart de ces oiseaux viennent d'être envoyés de la Guadeloupe par M. Lherminier. On remarque à la singerie, outre plusieurs espèces nouvellement acquises, deux jeunes singes, nés il y a quelques semaines, et qui sont les objets des plus tendres soins de la part de leurs mères. L'un d'eux est un gibbon grivet; l'autre, un cynocephale papion. C'est la première fois qu'on a vu les cynocephales se reproduire en Europe.

ACADÉMIE FRANÇAISE.—La séance annuelle de l'Académie française pour la distribution du prix Montyon a eu lieu hier.

M. Villemain, secrétaire perpétuel, a lu un rapport sur le concours des ouvrages les plus utiles aux mœurs et sur le prix de poésie. Un prix de 6,000 fr. a été décerné à M. P. A. Dufau, auteur d'un ouvrage sur *l'Etat physique, moral et intellectuel des aveugles-nés*.

M. Delavigne de Mirémont auteur d'un drame intitulé *le Libéré*, a reçu une médaille de 3,000 fr.

Une médaille semblable a été accordée à M. Ernest Foinet, auteur d'un ouvrage intitulé: *Allan, ou le jeune Déporté à l'otomane-Bay*.

Une médaille de 3,000 fr. a été également accordée à M. Saintine, auteur de *Piccola*; et une médaille de 2,000 fr. à M. Azais, auteur d'un ouvrage intitulé: *Physiologie du Bien et du Mal*.

Le sujet du concours de poésie était *l'Arc de triomphe de l'Étoile*, le grand prix a été accordé à M. Evariste Boulay-Paty.

M. Lebrun, directeur de l'Académie, a ensuite prononcé un discours sur le prix de vertu. Quarante-deux départements ont signalé 82 personnes aux choix de l'Académie. On en compte 50 pour les départements du Nord, 3 pour ceux du centre, 1 pour ceux de l'Est, 12 pour ceux de l'Ouest et 16 pour ceux du Midi.

Un prix de 8,000 fr. à M. Mathieu Martini, adjudant au 1er régiment de cuirassiers, en garnison à Paris, caserne de l'École Militaire, 10e arrondissement.

Cinq médailles de 2,000 fr. chacune, et sept autres médailles de mille francs chacune à diverses personnes.

Le ministre de l'instruction publique, qui assistait à la séance de l'Académie Française, a doublé le prix accordé à M. Boulay-Paty.

Il a annoncé l'intention de recommander au ministre de la guerre l'adjudant Mathieu Martini, auteur des belles actions qui ont été racontées par le directeur de l'Académie Française, et qui, dès 1829, pouvaient le désigner aux récompenses militaires!

IMPRESSION SUR BOIS.—On lit dans un journal: "Voici un singulier procédé d'impression; l'essai en est facile et peu coûteux. Prenez un morceau de bois de bout, frappez-y, à coups de marteau, des caractères en acier quelconques; les types qui servent aux imprimeurs pour frapper les lettres dans le cuivre ou ceux qui servent à graver la musique sont bons; quand vous avez frappé ainsi une page, en enfouissant d'un millimètre environ chaque lettre,

